

# L'ANTHROPOLOGIE DU SUD-LAOS ET L'ORIGINE DE LA QUESTION KANTOU

Yves Goudineau

**R**ejoignant l'imaginaire lao, la fixation coloniale sur la vallée de la Haute-Sékong – à la fois redoute ultime de l'insoumission et, parce que jamais durablement pénétrée, conservatoire supposé de traditions archaïques des provinces méridionales – aura fait de cette région une forme d'horizon. Horizon vers lequel convergent toutes les lignes de fuite du Sud-Laos, au sens propre comme au figuré, et horizon pourvoyeur de sens dans une perspective anthropologique, censé receler des éléments déterminants pour comprendre la culture autochtone d'avant la laocisation. Parmi les populations occupant cette région, les Kantou (aujourd'hui appelés officiellement Katu au Laos comme au Vietnam) se verront jusqu'à aujourd'hui octroyer une position particulièrement emblématique, dont il s'agit ici de tenter de comprendre l'origine.

## LES REPRÉSENTATIONS DU "SUD"

Si l'on se place du point de vue de l'extension de l'aire culturelle lao, il est toujours possible de caractériser le "Sud-Laos" selon un critère géographique. Le plus simple est alors de faire jouer au Mékong le rôle d'une sorte de coordonnée latérale naturelle : on dira – sachant que les provinces lao se situent presque exclusivement sur la rive gauche du fleuve – que le Sud est défini sur cet axe par le bief compris entre les rapides de Khemmarat et les chutes de Khone, si l'on comprend la province de Savannakhet ; ou bien, si l'on exclut celle-ci, qu'il correspond à la région comprise entre les confluent de la Se Done et de la Sékong (Strung Treng, province cambodgienne, ayant été longtemps un "*muang lao*"). On rappellera aussi qu'il peut renvoyer à une division politique. L'administration centrale ou la presse évoquent aujourd'hui régulièrement les « provinces du Sud » ; la colonisation en son temps avait opéré un découpage nord/centre/sud (remplacé ensuite par Haut- et Bas-Laos) ; et, durant presque deux siècles, l'histoire du Sud-Laos s'est confondue avec celle de la principauté, ou *muang*, de Champassak.

Mais, quelles que soient ces tentatives de définitions géographiques ou géopolitiques, pour les Lao, le Sud-Laos existe surtout dans les esprits. À cet égard, il renvoie à des images, des attitudes, des jugements de valeur, à ce que l'anthropologie appelle des représentations de l'autre, qui semblent reposer sur l'idée – largement partagée – que le Sud-Laos n'est pas vraiment, ou pas complètement, “laocisé”. Pour quelqu'un de Vientiane ou de Luang Prabang, les gens d'Attopeu, de Saravane ou de Sékong n'ont pas seulement un accent ou des pratiques culinaires particulières, ils vivent dans des régions dangereuses, voire sont eux-mêmes entachés de dangerosité. Les Lao résidant dans les provinces méridionales partagent ces préjugés, mais ils les déplacent : pour eux l'horizon de dangerosité est situé à l'Est. La frontière culturelle s'accroît dès lors que l'on s'éloigne du Mékong vers l'intérieur des provinces. Les habitants de Paksé, de Champassak, de Khong, toutes villes situées sur le Mékong, restent d'une certaine manière dans l'orbite culturelle lao, mais plus l'on s'approche des contreforts de la Cordillère annamitique, plus l'on est en terre mal connue.

Aussi, parmi les Lao vivant au Sud, certaines provinces sont-elles réputées moins “sûres”, que d'autres : pour un fonctionnaire lao de Paksé, être nommé à Sékong ou Attopeu est généralement mal accepté et est en tout cas source d'anxiété pour sa famille. Et, à l'intérieur de chacune de ces provinces, les districts de montagne sont les plus redoutés. Établi à Saravane à partir de 1993, et travaillant dans les districts montagneux reculés de Ta Oi et Samui, je recevais constamment, à titre préventif et amical, des mises en garde de la part de mes voisins lao. Ceux-ci, pour la plupart venus après la guerre depuis Khong Sedone, région bordant le Mékong, ne tarissaient pas d'histoires, plus terrifiantes les unes que les autres, sur les villageois *ta oi* ou *pacoh* parmi lesquels j'enquêtais : il fallait se garder de toucher à leur nourriture, car ils pouvaient y introduire insidieusement du *van*, racine-poison qui vous faisait pousser de la peau de buffle dans l'estomac, entraînant une mort atroce ; il fallait se garder de toute dispute ouverte avec eux, car ils étaient alliés avec des esprits maléfiques puissants, etc. Pourtant, aucun de mes interlocuteurs, en majorité fonctionnaires, n'était allé jusque dans ces montagnes, assez proches puisqu'elles fermaient l'horizon immédiat de Saravane. De leurs populations ils ne connaissaient que les petits groupes qui venaient sur le marché local, traversant furtivement la ville avant l'aube en file indienne et en repartant tôt pour regagner leurs villages, généralement à plusieurs jours de marche.

Ainsi, à la veille du vingt et unième siècle, des districts entiers de Saravane, mais aussi d'Attopeu et la plus grande partie de la province de Sékong, demeuraient aux yeux des fonctionnaires lao comme restés en marge de la “culture nationale”, et devant faire de la part des autorités provinciales l'objet de tentatives sans cesse répétées d'intégration. Le caractère exceptionnel de cet état perdurant de marginalité, dans le cadre du développement national, n'est pas étranger au fait que la laocisation semble s'être arrêtée net au pied des premiers escarpements de la cordillère et n'a jamais pu, en dépit des années de conflit qui ont vu une ouverture forcée de ses territoires de plateaux et une circulation intense, y pénétrer durablement. Cette situation contraste avec celle du nord du pays où, s'il existe de nombreuses petites régions occupées par des groupes ethniques non lao, l'infiltration économique et culturelle lao-tai est partout attestée de longue date, qu'elle soit le fait des Lao ou de groupes tai (Lü, Tai Dam, Tai Yuan, etc.), et y a généré des échanges réguliers entre les diverses populations en présence. Au contraire, la partie orientale des provinces du Sud semble présenter à l'époque moderne l'un des rares exemples, et sans doute le dernier, de marges héritées d'un important *muang* lao, celui de Champassak, à n'avoir pas véritablement été intégrées, et cela jusque très récemment. Le seul

déterminisme géographique, un relief particulièrement tourmenté, ne pouvant à lui seul expliquer cette persistance, il n'est pas inutile de retracer l'histoire de cette pénétration inachevée depuis la formation du *muang* jusqu'à l'époque des guerres, en passant par la colonisation.

## UNE LOGIQUE DE "MUANG" CONTRARIÉE

La *Chronique de Champassak*, traduite et commentée par Charles Archaimbault, rappelle d'abord que cette principauté est de formation assez récente, contrairement aux grandes « chefferies » du nord, Luang Prabang ou Vientiane<sup>1</sup>. C'est en effet seulement au début du XVIII<sup>e</sup> siècle que le prince Soi Sisamut lui donne un statut de *muang* et procède à son organisation administrative. Avant lui, Phra Khru, bonze historico-légendaire venu de Vientiane et considéré comme le fondateur spirituel de la principauté, avait créé, dit-on, au-delà de Champassak des « terres de pagodes ». Mais, commente Archaimbault, « ces centres religieux étant isolés constituaient en fait des monades qu'unissait seul le souvenir du fondateur et le but de la fondation : la propagation de la foi ». Tout autour le pays restait habité par des « Khas » (sauvages et esclaves potentiels) auxquels la *Chronique de Champassak*, comme la *Chronique d'Attopeu*, attribue les noms les plus divers, recoupant rarement des ethnonymes actuels, à l'exception notable de celui de Suei, lesquels figuraient les aborigènes dans tous les grands rituels de la principauté bien qu'ils fussent de loin les plus "laocisés", à la fois riziculteurs et bouddhistes.

Si la figure de Phra Khru était avant tout invoquée comme gardien des pagodes et des *chedi*, en revanche Soi Sisamut est dit s'être employé à définir les cadres d'une administration et à mettre en place un réseau de petites dépendances ayant chacune un vassal à sa tête. À la fin de son règne, la principauté comprend dix *muang* vassaux situés autour de la vallée du Mékong, de Strung Treng au sud à Yasothon au nord-ouest, incluant donc des régions aujourd'hui relevant du Cambodge et d'autres situées sur le plateau de Korat en Thaïlande. De leur côté, Attopeu et Saravane (appelé alors Muang Mane) représentaient les pointes les plus avancées de l'expansion lao vers l'est. Archaimbault remarque que l'on considérait la frontière orientale comme devant s'étendre jusqu'aux montagnes, mais que ses limites « devaient être très imprécises car les textes [pour les caractériser] parlent des arbres nang (Dipterocarpaceae) qui servaient de poteaux-frontières »<sup>2</sup>.

Quelles que soient les imprécisions ou la part de légende véhiculées par les chroniques, l'intéressant est de noter que, dans l'esprit des rédacteurs lao, et sans doute dans la réalité aussi, le bouddhisme vient d'abord, l'administration ensuite, dans la formation du *muang*. Monastères et *stupa* servaient à ancrer les villages lao au fur et à mesure de la progression des implantations, à leur conférer une identité et à les protéger en terres mal connues. Ceux qui avaient été désignés pour être en charge des sanctuaires furent souvent aussi parmi les premiers vassaux choisis par le prince. Ils furent chargés « d'appliquer un droit codifié qui, se substituant aux coutumes régionales, introduisit une structure juridique plus stable ». Selon les versions siamoises de la chronique, Soi Sisamut ne se contenta pas de multiplier des relais administratifs, il s'inquiéta aussi de développer une économie locale en faisant frapper une monnaie dont la valeur fut reconnue régionalement et en établissant un impôt

<sup>1</sup> Charles Archaimbault, « L'histoire de Campasak », *Journal Asiatique*, 1961, 249, .4, p. 546 sq.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 587, note 114.

«*judicieusement fixé*». Il comprit de même l'importance qu'il y avait à asseoir la légitimité de son pouvoir sur des rituels dont la portée concernerait toute la principauté, et institua «*les rites du premier labour et de l'expulsion des pestilences*»<sup>3</sup>.

Mais la structuration en dix *muang* qu'avait établie Soi Sisamut ne résista pas même l'espace d'un siècle. Passé sous contrôle du Siam dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, après en avoir connu longtemps l'influence, Champassak devint formellement vassal de Bangkok en 1827 suite à l'échec de la tentative de Chao Anou de s'emparer du plateau de Korat. Le résultat fut un véritable démembrement de la principauté qui si elle garda le contrôle de quelques anciens *muang*, en créa même de nouveaux de moindre importance, dut se résigner à accepter que plusieurs autres parmi ses principaux, situés en des emplacements stratégiques, tels Khong ou Saravane, soient directement placés sous suzeraineté siamoise. Puis, à partir de 1841, selon les chroniques, les officiers siamois «*allèrent surveiller les défilés de la frontière annamite*». S'en suivirent des délocalisations de grande ampleur. En effet, souhaitant soustraire les populations locales à l'influence de la cour de Hué, à qui certaines payaient tribut, les Siamois déplacèrent des villages entiers, phutai notamment. Ils les emmenèrent vers Khemmarat, sur la rive droite du Mékong, et autour de Champassak, depuis les vallées de la Se Bang Hieng et de la Sépone, faisant de ce corridor naturel, désormais largement dépeuplé, une sorte de région tampon avec l'Annam<sup>4</sup>.

Ces déplacements massifs de population ajoutèrent à la confusion déjà engendrée par la démultiplication de petits centres administratifs, certains encore sous contrôle de Champassak, d'autres dépendant directement du Siam. Au milieu du siècle, la principauté se trouvait déjà totalement morcelée, son souverain ne disposant que d'un pouvoir nominal et devant constamment en référer aux autorités siamoises d'Ubon Rachathani ou de Bangkok. De ce fait, on peut dire que le Muang Champassak, mis à part les premiers temps de son organisation sous Chao Soi Sisamut, restés une sorte d'âge d'or, n'a connu qu'une stabilité éphémère, ne pouvant jamais vraiment prendre en charge de façon autonome ses destinées. Principauté lao la plus méridionale, sorte d'étape ultime – dans l'espace et dans le temps – de la descente des Lao le long de la Nam Ou et du Mékong, la logique de *muang* n'a pu s'y déployer pleinement. Ce destin contrarié, qu'Archaimbault se plaît à psychanalyser, se traduit notamment, pour ce qui nous concerne ici, par une extension territoriale (et partant une emprise culturelle), limitée. Si tout *muang* lao-tai se construit avec ses marges “sauvages” (*khas*), qui sont symboliquement et politiquement constitutives de sa formation, il lui appartient de les cerner, de les réduire et de les intégrer progressivement ensuite, ce qu'ont fait toutes les grandes principautés de la péninsule Indochinoise<sup>5</sup>. À cet égard, les “marges” restantes de Champassak, occupant la plus grande part de son territoire supposé, apparaissent avoir conservé – d'une certaine manière jusqu'à ce jour – une dimension unique dans l'histoire régionale.

<sup>3</sup> Ch. Archaimbault laisse entendre que les rituels du Nouvel An et de la Course des pirogues, rituels dont il décrit les spécificités propres à Champassak pour l'époque contemporaine, existaient déjà : *op. cit.*, p. 553.

<sup>4</sup> Cf. Nguyễn Thế Anh, « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Vietnam Review*, 1997, 2, pp. 154-172.

<sup>5</sup> Sur cette problématique, voir Andrew Turton, « Introduction » in A. Turton (ed.) *Civility and Savagery. Social Identity in Tai States*, 2000, Curzon Press, pp. 3-31.

## LES LIMITES DU « PAYS LAO » SELON LES FRANÇAIS

C'est cette situation que rencontrèrent les premiers observateurs français, successivement chargés, entre les années 1865 et 1890, de missions exploratoires, qu'elles aient été politiques, préparant la colonisation militaire et administrative : la Commission Doudart de Lagrée, les missions Harmand, la Mission Pavie, ou bien à caractère commercial, représentatives de l'entreprenariat colonial, telle celle d'Étienne Aymonier. S'agissant de Champassak et des villes lao du Sud, leurs descriptions se rejoignent. Francis Garnier dépeint Bassak, la capitale, comme une suite de petites maisons disséminées le long du fleuve et perchées sur de hautes berges<sup>6</sup>. Un gros village lao, indique Jules Harmand<sup>7</sup> ; bourg qu'Aymonier, six ans plus tard, estime comprendre de cinq cents à six cents "cases", évaluation faite compte tenu qu'il abrite treize pagodes<sup>8</sup>. Les villes de l'Est, Saravane ou Attopeu, leur apparaissent comme les ultimes positions avancées lao en terres "khas". Si Saravane semble encore refléter les valeurs culturelles lao, exploitant une plaine fertile et possédant plusieurs monastères, dont l'un doté d'une belle bibliothèque, Attopeu reste une ville de front pionnier. Cette dernière, largement "mélangée", ne comporte que deux pagodes pour plus de trois cents habitations, nous dit Aymonier, et ses résidants sont avant tout commerçants et piroguiers et ne pratiquent guère la riziculture.

Les uns et les autres remarquent la faible pénétration des Lao à l'intérieur de la région. Quasiment pas de villages lao le long de la Sékong, et plus aucun après Attopeu. Des installations rizicoles le long de la Se Done, et plus au nord sur les rives de la Se Bang Hieng, mais qui n'appartiennent pas forcément à des villages lao, les Suei ou les Phutai déplacés étant riziculteurs également. L'habitat est partout très dispersé et les communications se font de proche en proche, dépassant rarement les implantations immédiates. « *Chaque village, écrit Harmand, est un petit monde à part, claquemuré dans ses rizières et ses broussailles, et chaque famille produit à peu près ce qui est nécessaire à sa consommation générale, aliments, vêtements, qui se réduisent souvent à une étroite pièce de cotonnade grossière*<sup>9</sup>. » En outre, les agglomérations sont instables. Saravane qui charme les premiers observateurs a fait l'objet d'une scission lors du passage d'Aymonier en 1883, et deux cents hommes en sont partis, emmenant une quarantaine d'éléphants, pour fonder une colonie à Ban Phom vers la Se Nam Noi. Du coup, « *on ne compte plus au mœuong Saravan qu'une soixantaine de cases et deux pagodes* », et à peine six cents inscrits<sup>10</sup>.

La frontière culturelle se ferait vite apercevoir, indiquent ces voyageurs qui croient repérer en différents endroits des sortes de bornes symboliques du pays lao. Remontant la Se Bang Hieng, Harmand raconte comment ses piroguiers lui indiquent « *la fin de la terre du Laos : au-delà commencent les territoires khas* », même s'il reconnaît ensuite qu'il s'agit sans doute aussi d'une frontière politique imposée par les Siamois<sup>11</sup>. De son côté, Aymonier note : « *à une journée vers l'ouest de Saravan la route passe à un étang nommé Nong Sêda. C'est une porte du pays et les mandarins de passage doivent y sacrifier aux esprits. Les envoyés royaux de Bangkok n'osent dépasser ce lieu avant d'avoir rempli cette obligation. Ils s'arrêtent là et dépêchent vers le chau de Saravan*

<sup>6</sup> Francis Garnier, *Voyages d'exploration en Indochine*, 1873, Paris, Hachette, vol. 2, p. 336.

<sup>7</sup> Jules Harmand, *L'Homme du Mékong*, 1994, [1887], Paris, Phébus, p. 25.

<sup>8</sup> Étienne Aymonier, *La société du Laos siamois au XIX<sup>e</sup> siècle*, 2003, [1885], Paris, L'Harmattan, p. 45.

<sup>9</sup> Harmand, *op. cit.* p. 181.

<sup>10</sup> Aymonier, *op. cit.* p. 38.

<sup>11</sup> Harmand, *ibid.*

qui leur envoie un bœuf ou un buffle à sacrifier<sup>12</sup>. » Indication que les implantations lao, même prospères comme Saravane, sont encore vécues comme des incursions en territoires potentiellement hostiles. D'une manière générale, dit Harmand, « toute la rive gauche du Mékong, depuis La-khôn jusqu'à Stung-Treng, est extrêmement voisine de l'état sauvage. » Venant en sens opposé, depuis l'Annam, Malglaive rencontre toute une gamme de peuples, du plus sauvage au plus laocisé, Ta Oi, Khas Luong, Phutais, Suei... avant d'atteindre enfin les établissements proprement « laotiens » restés au plus près du Mékong ou ayant colonisé, souvent avec l'appoint de populations suei, partiellement asservies, les zones fertiles de la vallée de la Se Done<sup>13</sup>.

D'une manière générale, les auteurs français auront tendance à insister, parfois jusqu'à la caricature, sur la faiblesse politique, morale et culturelle des Lao telle qu'ils estimaient pouvoir l'observer dans le sud du pays. Tous ironisent sur le modeste appareil du prince de Champassak, sur son palais rudimentaire, comparé à la cour de Luang Prabang, et surtout sur son entière dépendance politique des commissaires (*khaluong*) siamois. Les Lao ne "tiennent" pas la région : non seulement ils ne la contrôlent guère et ne l'administrent pas, mais ils n'y exercent qu'une influence culturelle relative, limitée dans l'espace et précaire dans la durée. Cette incapacité sera l'un des arguments mis en avant pour justifier à partir de 1893 l'administration directe du Sud-Laos par l'autorité coloniale.

## FONDEMENTS DE L'ETHNICITÉ COLONIALE

Le coup d'arrêt porté au commerce d'esclaves, généralisé dans toute la région, et la déclaration, toute républicaine et largement formelle, de l'égalité des races seront souvent présentés dans la littérature coloniale comme la geste inaugurale de l'installation française au Sud-Laos. Les explorateurs, avant-coureurs de la colonisation, avaient tous rapporté avec un profond dégoût la « chasse aux khas » pratiquée par les « mandarins » lao ou thaïs<sup>14</sup>. Attopeu, Stung-Treng, Bassac étaient dénoncés comme d'importants centres de négoce d'où partaient des convois d'esclaves pour Korat, Bangkok ou Phnom Penh. Toute la région semblait sous le coup de ce commerce qui commandait les relations entre les groupes ethniques, souvent violentes, mais aussi l'organisation des villages, regroupés ou fortifiés pour se défendre. Pour les observateurs français, à côté de l'occupation siamoise, qui savait toute autorité locale, l'esclavage était l'autre fléau politique et social majeur qui condamnait le Sud-Laos à une sorte d'anomie générale.

Les Lao ou les Siamois s'approvisionnaient parfois directement au moyen de razzias parmi les villages khas, prétexte à des équipées festives pouvant comprendre jusqu'à cent cinquante hommes. Mais on ne pouvait pas s'attaquer à n'importe quels villageois. Aymonier indique que dès lors qu'ils payaient un tribut, les « sauvages soumis » ne pouvaient être sujets à des rapt ou des enlèvements, sous peine de punition par les lois. Ils ne pouvaient être saisis que pour dettes, ce que l'administration coloniale finira du reste par tolérer aussi<sup>15</sup>. Payer des taxes valait protection. Toutefois, ces expéditions restant exceptionnelles et ne s'aventurant pas au-delà d'une certaine distance, le commerce régulier fonctionnait surtout grâce à des relais. Les populations

<sup>12</sup> Aymonier, *ibid.*

<sup>13</sup> *Mission Pavie, tome IV, Voyages au centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indochine par le capitaine de Malglaive et le capitaine Rivière*, 1902, Paris, Leroux, p. 167 sq.

<sup>14</sup> Harmand, *op. cit.* p. 38, sur le frère du prince de Champassak préparant une expédition. Aymonier, *op. cit.* p. 62.

<sup>15</sup> Aymonier, *op. cit.* p. 54.

khas étaient à la fois pourchassées, chasseuses elles-mêmes et surtout intermédiaires. Si les transactions se faisaient exclusivement côté lao ou cambodgien, des prises avaient fréquemment lieu de l'autre côté de la Cordillère annamitique parmi des paysans vietnamiens. Malglaive rapporte que certains gros villages khas, comme A-Roc, au cœur de la cordillère, étaient de véritables plaques tournantes du trafic<sup>16</sup>.

Même si le Siam avait décidé de mettre fin au négoce des esclaves avant même que le pouvoir colonial français ne le fit au Laos, celui-ci semble l'avoir accompli avec une plus grande détermination. Pourtant cette « *paix française* » apportée aux différentes ethnies ne lui valut pas des relations particulièrement faciles avec elles. Jean-Jacques Dauplay, longtemps administrateur à Saravane, écrit avec ironie : « *Quant aux Kha, que nous venions de libérer et d'inviter à venir goûter avec nous aux joies enivrantes de la Liberté, il était logique et bien naturel d'espérer qu'ils nous auraient une reconnaissance infinie et célébreraient chaque jour, au son du khène, la beauté des immortels principes de 93.* »<sup>17</sup> Au lieu de cela, analyse-t-il, leur méfiance voire leur hostilité est manifeste et doit être mise précisément sur le compte de l'arrêt des transactions d'esclaves, auxquelles finalement beaucoup, même s'ils les subissaient aussi, avaient intérêt. C'est ainsi qu'il explique également la première phase de la rébellion des Bolovens, qu'il fut amené à réprimer durement, les Loven (ou Boloven), au cœur de l'insurrection, pratiquant massivement la revente d'esclaves aux Lao. L'interprétation par l'esclavage, en même temps qu'elle permettait chaque fois de rappeler l'œuvre morale accomplie par la colonisation, a servi durant longtemps aux administrateurs français de grille principale de lecture de l'économie, des relations inter-ethniques et à bien des égards de toute la dynamique sociale particulière du Sud-Laos.

La difficulté à mettre en œuvre une véritable politique d'« *égalité des races* », pourtant promue théoriquement, lui fut également en partie imputée. Parmi les constats récurrents sur ce sujet durant la période coloniale on trouve d'un côté l'idée d'un « *mélange* » des races, et d'un autre celle d'un « *émiettement* » des ethnies. Dans un cas on entend s'appuyer sur l'anthropologie physique, très en cours à l'époque et régulièrement pratiquée par les administrateurs, dans l'autre sur une sorte de sociologie politique. Or, l'une des assertions qui revient le plus souvent a trait à l'impureté supposée de la « *race laotienne* » au sud du pays. Déjà les premiers observateurs, Harmand notamment, ne cessaient de gloser sur les Lao « *métissés de sang kha* », y compris ceux occupant des fonctions officielles. Plusieurs décennies plus tard, les administrateurs y voient encore l'une des raisons d'une sorte de défaut moral de la race qui les distingue des autres lao-tai : « *plus paresseux, moins adroits, plus ouverts à toutes les superstitions, ils paraissent avoir gardé de leurs contacts fréquents avec les khas un peu de chacun des éléments d'infériorité des habitants de la montagne* », ce qui se traduit entre autres choses par le fait que « *dans toute la province, il n'existe pas un village [lao] bien construit* »<sup>18</sup>. Même si ce mélange est jugé ancien, la pratique encore récente de l'esclavage, et notamment de l'esclavage pour dettes où le dépendant devient une sorte de familier intégré à la vie familiale, aurait accentué encore les opportunités et les variétés de métissages.

Non seulement le Sud-Laos n'est pas complètement laocisé, mais les Lao du Sud ont du sang sauvage dans les veines : ce cliché qui, on l'a vu, est encore vivace, a des racines lointaines. Archaimbault y voit du reste l'un des fondements idéologiques de la

<sup>16</sup> Malglaive, *op.cit.* p. 153.

<sup>17</sup> J.-J. Dauplay, *Les Terres rouges du Plateau des Bolovens*, 1929, Saigon.

<sup>18</sup> M. Vitry, Rapport n°130 sur la province de Saravane, 1911, AOM, Laos D2.

« chefferie » lao de Champassak et la raison de nombre de ses spécificités rituelles. Il montre que dans la cosmogonie du Sud, contrairement à celle de Luang Prabang, les races lao et aborigènes sont mélangées dès l'origine, les Lao n'étant différenciés que par élection, choisis par les envoyés des dieux pour garder le territoire. Cette mixité originelle marque, selon lui, tout le devenir de la principauté, reflet d'un véritable traumatisme de la psyché collective<sup>19</sup>. Cette impureté fondamentale est rappelée à travers divers récits à caractère historico-léendaire, notamment celui de la Nang Malong, princesse enceinte d'un chef kha, et est exorcisée lors des nombreux rituels de purification auxquels sont solennellement associés des "aborigènes", des Sui en l'occurrence. En arrière-plan, reposerait le sentiment que les Lao du Sud ont été comme contaminés par la sexualité débridée des Khas, ce que Chao Boun Oum, dernier prince de Champassak, revendiquera encore à la fin des années 1960 dans une savoureuse postface aux *Cérémonies du Nouvel An à Bassac* d'Archaimbault<sup>20</sup>.

Ce faisant, Archaimbault vient donner une sorte de fondement érudit aux dires des administrateurs français dans le Sud-Laos qui, plus de cinquante ans durant, n'ont voulu voir que des races déculturées autour d'eux. D'un côté, les Lao méridionaux étaient figurés comme représentant une sorte de sous-culture, bien éloignée de son expression raffinée septentrionale, et même à bien des égards inférieure à celle des Phutai déplacés du bassin de la Sépone. Il était constamment rappelé, en outre, qu'ils n'occupaient qu'une faible portion du territoire<sup>21</sup>. De l'autre, la plupart des ethnies khas, particulièrement celles ayant fait leur soumission, étaient considérées « dégénérées », car toutes plus ou moins laocisées, même si l'on se plaisait à signaler la liberté de mœurs supposée régner encore parmi elles. L'émiettement des groupes, par ailleurs, faisait que l'on estimait ne pouvoir s'appuyer sur aucune ethnie particulière pour contribuer efficacement à porter le projet de civilisation colonial. Cela, même si dans les faits les commissaires et fonctionnaires locaux français se reposèrent largement sur l'élite lao, tout en ne cessant de lui manifester du mépris et une méfiance extrême, et en étant toujours prêts à lui faire endosser la responsabilité de leurs propres difficultés de relation avec les diverses ethnies locales.

Devant l'absence d'un groupe estimé capable de partager la responsabilité morale du développement colonial, il devenait évident que la seule autorité qui devait prévaloir dans le sud du pays était l'autorité française. Du coup, celle-ci tenta, au nom de l'égalitarisme racial, de briser systématiquement tout rapport hiérarchique autre que celui commandé par le respect de la nouvelle loi établie. Certains rapports de dépendance entre groupes, en dehors de ceux d'asservissements directs, avaient été notés de longue date dans les provinces méridionales : les Sui travaillaient dans les rizières des Lao et parfois des Phutai ; les Lao exerçaient un ascendant sur les Boloven, traduisant une relation de domination économique liée à la vente de la cardamome et de la ramie ; les Boloven avaient un ascendant similaire sur les Nya Heun, leurs voisins immédiats, et employaient comme saisonniers des Ta Oi ; les Alak fournissaient tissages et bijoux aux Nya Heun, avec des relations d'échanges souvent orageuses entre eux, etc. L'administration coloniale, en nommant des chefs de village (*pho ban*) et des chefs de district (*nai kong*), tous théoriquement dotés des mêmes compétences et pouvoirs, quelle que fût leur origine, marquait son refus de reconnaître ces relations de

<sup>19</sup> Cf. Archaimbault, *op. cit.*, p. 523 sq.

<sup>20</sup> Ch. Archaimbault, *The New year Ceremony at Basac*, 1971, Ithaca-New York, Cornell University.

<sup>21</sup> Vitry, *op. cit.*, p. 8.



dépendance économique et culturelle, certaines parfois anciennes, et manifestait au contraire sa volonté d'abolir toute idée de hiérarchie "ethnique" entre les divers groupes. Tous devenaient en principe égaux devant l'État colonial.

### SOUJETS ET INSOUJETS : DYNAMIQUES DE FUITE

L'idéal d'une loi qui soit la même pour toute la population était au départ une stricte application de la conception de l'État moderne républicain, impliquant l'idée d'un espace homogène pourvu d'un maillage administratif unique, même s'il était volontiers admis que la situation coloniale puisse entraîner des dérogations significatives à cet idéal. Les chroniques de Champassak ou d'Attopeu font voir que cette conception était particulièrement éloignée de celle qui présidait à la formation et au gouvernement des *muang*. La "géographie" qu'elles expriment est en effet remarquablement non homogène, faisant voir des lieux non reliés entre eux, chacun défini d'abord par son caractère spirituel (monastères, sanctuaires, etc.), puis par les liens – personnels ou collectifs – entretenus, de manière différenciée d'un village à l'autre, avec le cœur du *muang*, la famille princière ou ses vassaux. Exception à cela, l'organisation censée avoir été mise en place par Soi Sisamut à Champassak n'est en fait mentionnée, comme il a été dit plus haut, que dans la version siamoise de la chronique. Le fait est significatif : anticipant l'organisation française, et afin de pouvoir la contrer diplomatiquement au moment où se négociaient les frontières entre puissances coloniales dans la péninsule Indochinoise, les Siamois procédèrent, également inspirés par certains principes étatiques européens<sup>22</sup>, à une cartographie sommaire et à un maillage administratif et militaire – même s'il resta très lâche – du territoire du Sud-Laos jusqu'aux frontières de l'Annam. Ils entreprirent d'autre part de premiers recensements de la population et tentèrent de mettre en place des prestations obligatoires et une taxation codifiée.

Mais, le pouvoir colonial français se voulut plus efficace que ne l'avaient été les Siamois, et se fit fort de définir un système de taxation et de corvées plus rationnel, accompagné d'un contrôle plus systématique des territoires et des populations. Vitry, commissaire de Saravane, tirant en 1912 une sorte de bilan désabusé de cette politique volontariste française et lui comparant l'occupation siamoise, note à quel point l'une provoque une hostilité générale de la population quand l'autre était finalement bien acceptée. D'une part, « *l'administration siamoise avait partout conservé les autorités laotiennes qu'elle avait trouvées en fonction lors de son arrivée* », d'autre part, « *les impositions étaient légères, ne comprenant rien d'autre que le versement de quatre ticaux par inscrit ; de ceux-ci, et sans difficulté, les Chaumuong dissimulaient, en outre, un grand nombre, ce qui diminuait d'autant la charge globale. Aucune taxe, aucuns droits spéciaux, pas de corvées, rien d'autre que cette capitation.* » En outre, à l'exception d'une partie du plateau des Bolovens qui payait un tribut annuel, « *toute la région montagneuse avait conservé la plus complète indépendance* ». « *De cette occupation, ajoute-t-il, je n'ai jamais entendu un Laotien se plaindre, bien au contraire ; le peuple d'ailleurs en parle assez volontiers pour faire des comparaisons avec sa situation actuelle*<sup>23</sup>. »

<sup>22</sup> Cf. Thongchai Winichakul, *Siam mapped : A history of the geo-body of a nation*, 1994, Chiang Mai, Silkwork Books.

<sup>23</sup> Vitry, Rapport sur la situation de la province au 31 mai 1912. Province de Saravane, AOM, Résidence supérieure du Laos, E7.

De fait, pressés par l'administration centrale, les fonctionnaires provinciaux coloniaux, avec l'assistance d'auxiliaires lao, qui se verront du reste régulièrement accusés de corruption venant ruiner la politique française (particulièrement les *chaouang*, chefs de province, et les *lamkha*, intermédiaires et interprètes), auront pour tâche essentielle de percevoir systématiquement un impôt en numéraire par tête et de faire respecter par tous les hommes valides un nombre donné de jours de corvées obligatoires pour l'accomplissement de travaux publics. Corvées qui seront particulièrement mal acceptées, car perçues par tous comme une nouvelle forme d'asservissement inventée par les Français à leur seul profit pour remplacer l'esclavage. De plus, contrairement aux grands principes avancés concernant l'égalitarisme racial, le taux d'imposition et le nombre de jours de prestation requis fut variable selon les «*catégories ethniques*», engendrant un sentiment d'injustice supplémentaire : une distinction d'abord faite entre «*Laotiens*» et «*Khas*» se complexifiera jusqu'à faire l'objet de cinq catégories différentes de redevables en 1940<sup>24</sup>. Une discrimination économique s'y ajoutait, puisque ceux qui souhaitaient se soustraire aux corvées devaient les «*racheter*» en numéraire, non en nature, et que seuls pouvaient y parvenir des villageois aisés, déjà au moins partiellement intégrés dans l'économie coloniale.

La réponse la plus courante de beaucoup à la pression fiscale et à l'enrôlement de force pour exécuter des ouvrages «*publics*», voies de communication notamment, qu'ils constataient ne présenter d'intérêt que pour l'occupant, fut la non inscription sur les rôles voire la fuite, donc l'insoumission. Si certains Lao ou Phutai décidèrent assez tôt après l'arrivée des Français de passer sur la rive droite du Mékong et donc de migrer au Siam, ce furent surtout les «*Khas*» qui décidèrent d'échapper massivement aux recensements et pratiquèrent la stratégie de la fuite. Toute l'histoire coloniale du Sud-Laos peut, de ce point de vue, être écrite selon les avancées et les reculs du processus de soumission ou, autre face du même phénomène, selon les dynamiques de l'insoumission. Poussés à multiplier sans cesse le nombre des inscrits sur les rôles afin d'augmenter les revenus de la province, les fonctionnaires coloniaux n'avaient pas les moyens, ni même parfois l'envie, de mettre cette tâche à exécution. En 1938, par exemple, à Saravane, l'administration coloniale ne disposait, outre de deux fonctionnaires métropolitains, que d'environ quatre-vingts miliciens de la garde indigène pour toute la province, ces forces étant d'ailleurs plutôt en progression par rapport à certaines années précédentes<sup>25</sup>. Contrôler tout le territoire, montagneux pour les deux tiers, était pour eux une gageure.

Tout pouvoir colonial s'est imposé et maintenu par la force ; mais cette force rarement s'exerçait de manière permanente. Devant tenir des territoires souvent immenses avec des moyens humains limités, c'est par sa capacité à intervenir avec une technologie supérieure, même si sa réaction pouvait être décalée dans le temps, qu'il se faisait craindre. De ce point de vue, l'action politique coloniale à Saravane ou à Attopeu est durant un demi-siècle celle d'une suite d'interventions, très discontinues dans le temps et souvent désordonnées, afin d'obtenir la soumission des «*Khas indépendants*». Interventions préventives en quelque sorte quand elles prenaient la forme des «*tournées*» annuelles de l'administrateur (certaines années interrompues parce que ce dernier n'avait pas reçu ses indemnités de mission!), tournées au cours desquelles, accompagné de miliciens, il tentait, chaque fois dans une région différente et en variant les itinéraires, de rallier des villages afin d'obtenir d'eux qu'ils soient «*inscrits*» et

<sup>24</sup> Cf. G. Gunn, *Rebellion in Laos. Peasant and Politics in a Colonial Backwater*, 1990, Oxford, Westview, p. 52

<sup>25</sup> M. Colonna, «*Monographie de la province de Saravane*», *Bulletin des amis du Laos*, n°2, 1938.

qu'ils prêtent serment aux autorités coloniales. Le serment des chefs de villages et de districts (*tasseng*) «*soumis*» faisait ensuite l'objet de cérémonies solennelles, comportant souvent le sacrifice d'un buffle, organisées dans la capitale provinciale et dans certains postes. Mais une autre forme d'intervention était l'envoi de colonnes répressives fortement armées pour punir des villages insoumis jugés trop «*turbulents*» ou pour tenter de soumettre des régions entières restées ou repassées en dissidence.

Dans tous les cas, la fuite devant l'intervention des représentants de l'État colonial était la réaction courante des populations. Soit que les familles s'enfuient dans la forêt à l'arrivée de l'administrateur en tournée, celui-ci réagissant parfois en faisant mettre le feu à certaines maisons par mesure de rétorsion, soit que des villages entiers déménagent et aillent s'installer dans des vallées plus reculées pour éviter la répression. Ces migrations volontaires, bien qu'entamées sous la pression, pour se tenir à distance de l'État, ont fait que jamais les autorités coloniales n'ont pu contrôler durablement les régions de montagnes du Sud-Laos qui littéralement leur ont échappé. Certains villages ou districts annoncés soumis une année, suite au passage de l'administrateur ou d'un détachement de la garde indigène, devaient à nouveau être considérés dissidents un an ou deux ans après. La carte des Khas soumis et des Khas indépendants ne cessa de varier de même que les déclarations des administrateurs, dans leurs rapports annuels successifs, concernant l'extension, la progression ou la réduction des zones de dissidence.

La rébellion des Bolovens qui s'étala, avec des phases diverses de plus ou moins grande activité, de 1901 à 1936, est particulièrement emblématique de cette situation. On a beaucoup discuté des causes de la rébellion : refus des impôts et corvées, refus de l'intrusion du commerce colonial, bouleversement par la colonisation des structures traditionnelles d'autorité et des relations d'échanges, mouvement authentiquement messianique, contestation proto-nationaliste...<sup>26</sup>. Ces diverses raisons ne sont pas exclusives et ont pu se conjuguer sachant que les divers protagonistes n'ont certainement pas tous agi, sur un intervalle de plus de trente ans, avec les mêmes motifs. Il reste que l'on a là l'illustration la plus manifeste de cette attitude d'insoumission envers l'État, comme des dynamiques, tactiques et stratégiques, de fuite. L'incapacité du pouvoir colonial à les enrayer durablement est d'autant plus significative qu'il avait affaire en l'occurrence, cela n'étant d'ailleurs pas anodin, à des populations largement laocisées. En faisant planer un risque continu d'insécurité, la rébellion empêcha tout développement économique véritable du plateau tel qu'il avait pu être envisagé, voire rêvé, dans les premiers temps de la colonisation.

En définitive, et en dépit de leur volonté de maîtrise de l'intégrité d'un espace qu'ils avaient assez précisément cartographié, les autorités coloniales françaises n'eurent jamais qu'un contrôle très partiel des provinces du Sud-Laos, essentiellement, comme les Lao ou les Siamois avant eux, limité à celui des vallées de la Se Done et de la Sékong. Au-delà, leur action n'était que ponctuelle et temporaire, vouée à devoir être perpétuellement recommencée. Dans l'ordre des territoires demeurés les plus «*indépendants*», mention spéciale doit être faite de la «*rive gauche de la Sékong*», dont l'évocation revient de manière récurrente dans tous les rapports administratifs : redoute jugée inaccessible, domaine des «*Khas Tou*», refuge de toutes les dissidences, à commencer par celle des insurgés des Bolovens, etc. La région, restée jusqu'au terme de la présence française une sorte de blanc sur la carte coloniale, sera l'objet de nombreux fantasmes de la part des

<sup>26</sup> Cf. F. Moppert, « La révolte des Bolovens (1901-1936) », in P. Brocheux (éd.) *Histoire de l'Asie du Sud-Est. Révoltes, réformes, révolutions*, 1981, Presses universitaires de Lille, pp. 47-62 ; et Gunn, *op. cit.*, *passim*.

administrateurs. En 1938, à la fin de son historique de la province de Saravane<sup>27</sup>, Colonna annonce, conséquence de l'envoi d'un important détachement de tirailleurs et de miliciens, « la soumission des peuplades khas habitant la région de la Haute-Sékong et de la Haute-Sépone (Alak, Kantou, Pacoh) » et la création d'un poste permanent de surveillance composé de tirailleurs Sédang. Il conclut, le devoir accompli : « Aucune partie du territoire de la province n'échappe plus désormais au contrôle de l'administration française. » Un an plus tard, toute cette zone était à nouveau considérée en « rébellion ouverte armée »<sup>28</sup>, deux ans après, le poste n'existait plus.

## L'ETHNOGRAPHIE DES BOLOVENS

La connaissance des populations fit partie des principes présidant à la bonne administration des pays colonisés avant de devenir l'objet d'enquêtes à visée proprement scientifique. Or, on peut remarquer que, de 1895 aux années 1970, l'ethnographie du Sud-Laos fut exclusivement celle des populations occupant le plateau des Bolovens et son pourtour. C'est dire que l'on resta toujours dans le cadre de populations qui non seulement étaient « soumises » mais aussi anciennement tributaires des Lao et toutes considérées de ce fait comme plus ou moins laocisées. Le même ordre, ou presque, se retrouve dans la présentation qui en est faite par les administrateurs, que ce soit dans leurs rapports ou dans leurs écrits publiés, monographies ou articles : les Boloven d'abord (ou Loven, Laven, Jirru), puis les Nya Heun, les Alak, les Oi, les Kaseng, les Lavé (ou Lové, Brao), etc.<sup>29</sup> Au début de cette chaîne se trouvent parfois les Suei, mais présentés comme si proches des Lao (bouddhistes, riziculteurs, villages et vêtements de type lao, parfaitement bilingues, etc.) qu'ils en deviennent dépourvus d'intérêt pour ces auteurs (des « *ex-Khas* », dit Dauplay) et sont souvent à peine mentionnés. À l'autre bout, les Ta Oi, dont la soumission est épisodiquement annoncée puis démentie, figurent la sauvagerie en partie assujettie – certains travaillant comme saisonniers sur les plantations – et sont surtout décrits pour leurs pratiques sacrificielles, rapportées en termes volontiers sensationnalistes<sup>30</sup>. Au-delà, du côté de la Haute-Sékong, les Ngè, les Pacoh, les Kantou, les Talieng sont nommés mais représentent l'inconnu.

Le Sud-Laos n'ayant pas bénéficié d'administrateurs, de militaires ou de missionnaires portés par une véritable passion ethnographique, tels le père J. Kemlin et Paul Guilleminet à Kontum ou le colonel Bonifacy au Tonkin, c'est avant tout la considération du « Laos utile » qui, à la période coloniale, motivait cette connaissance des différentes ethnies de la région. Si les Boloven, ou Loven, venaient systématiquement en tête, c'est qu'ils étaient jugés comme étant les plus « évolués », à la fois les plus prospères – cultivant et vendant cardamome, ramie, tabac, gingembre et possédant d'importants troupeaux de bovidés et d'éléphants domestiqués – et les plus ouverts aussi, de ce fait, aux transactions monétarisées. Surtout ils étaient au cœur du plateau du même nom, à partir duquel on voulait comprendre tous les différents circuits commerciaux qui régissaient l'économie régionale en même temps que la dynamique des contacts entre populations. C'est en effet en référence à ce centre qu'était conçu le positionnement à la fois topographique, économique et culturel des autres groupes ethniques.

<sup>27</sup> M. Colonna, *op. cit.*, p. 88.

<sup>28</sup> Inspection des Colonies, « Politique de contacts dans la Province de Saravane. Rébellion de groupements khas dans la délégation de la Haute-Sékong », 1938-1939, AOM, Indochine NF, c. 290.

<sup>29</sup> Voir notamment, A. Lavallée, « Notes ethnographiques sur diverses tribus du Sud-Est de l'Indochine (Boloven, Naheun, Alak, Lave, Kaseng, Halang) », *BEFEO*, 1901, vol.1, pp. 291-311 ; A. Baudenne, « les Khas de la région d'Attopeu », *Revue indochinoise*, 1913 T. 1, pp. 261-274 ; Dauplay, *op. cit.* ; M. Colonna, *op. cit.* ; A. Fraisse, « Les villages du Plateau des Boloven », 1951, BSEI, n.s., T. XXVI, 1, pp. 53-72.

<sup>30</sup> Voir, par exemple, J.-J. Dauplay, « les Kha Tahoï », *L'Ethnographie*, 1914, n.s. n°3 pp. 43-51.

Les Nya Heun, installés sur les contreforts sud du plateau, dans la vallée de la Se Nam Noi commandant le débouché vers Attopeu, étaient présentés comme dépendants des Loven, et à ce titre leur étant économiquement et culturellement inférieurs. Les Alak, tenant les contreforts à l'Est, faisaient le lien entre le plateau et les territoires et populations de la Haute-Sékong. Ils échangeaient tissages et bijoux contre des animaux domestiques, mais étaient peu laocisés et mal intégrés à l'économie locale ; ils formaient la marche en apparence soumise de l'insoumission. Plus laocisés et assez prospères, les Oi (certains administrateurs mentionnent aussi les Sou dans leur voisinage immédiat) étaient les riziculteurs d'Attopeu, comme les Suei pouvaient l'être à Saravane, cultivant pour les Lao une petite plaine aménagée dans la vallée de la Sékong juste au pied du plateau. Les Lave (Brao), bien qu'assez marginaux, assuraient une transition avec l'arrière-pays cambodgien, tandis que les Kaseng (voir I. Baird, dans cet ouvrage, p. 602) étaient considérés comme des intermédiaires utiles pour les marchands laotiens. D'autres groupes sont parfois encore mentionnés : Tieus, Cheng, Veh, Halang, etc., mais considérés comme des acteurs de moindre intérêt ou très périphériques dans la sphère d'influence lao.

On peut remarquer que cette représentation du Sud-Laos, centrée sur le plateau des Bolovens et faisant de lui une sorte d'opérateur topologique des différenciations économiques et culturelles, si elle fut celle de tous les observateurs et administrateurs coloniaux et de certains ethnographes, s'opposait à bien des égards à la représentation que les Lao avaient de leur propre pénétration de la région, et à leur conscience de son histoire. Pour eux, celle-ci fut toujours conçue comme liée à la remontée des deux importants cours d'eau qui contournaient le plateau, la Se Done au nord et la Sékong au sud. En souhaitant faire du plateau le centre de gravité du Sud, et le poumon de son développement économique, le projet colonial entraînait la marginalisation, politique et économique, de ces deux têtes de pont locales de la civilisation lao qu'étaient Saravane sur la Se Done et Attopeu sur la Sékong. On retrouve du reste dans les rapports administratifs une requête récurrente : pouvoir abandonner ces capitales issues de *muang* lao au profit de sites nouveaux sur le plateau (Thateng, Dasia, Paksong...) où installer les services provinciaux. Cohérente aussi avec cette représentation, la percée de nouvelles routes à travers le plateau modifiait considérablement les circuits commerciaux traditionnels détenus par les Lao, ainsi que les relations d'échanges avec les diverses populations « *khas* » comme celles de ces populations entre elles. Dans cette perspective, il devient parfaitement compréhensible que le plateau des Bolovens, centre du dispositif colonial, ait constitué le point de départ d'une rébellion régionale, associant des Lao aux Loven ou aux Alak<sup>31</sup>.

Par ailleurs, cette catégorisation, – à partir des Loven –, des divers groupes ethniques selon leur niveau d'évolution économique, posait la question des relations entre eux et donc, d'une certaine manière, celle des rapports interethniques autour du plateau des Bolovens (rapports interethniques qui seront du reste forcés par les corvées associant des villageois d'origines diverses, ce qui aura pour effet de favoriser ensuite certaines coalitions entre villages éloignés). S'il était généralement admis par l'ethnographie coloniale que l'on n'avait affaire dans le Sud qu'à deux « *races* », d'un côté les Lao et de l'autre les Khas (parlant tous des langues môn-khmer ou austro-asiatiques), il restait à expliquer ce qui, parmi ces derniers, avait pu occasionner de telles variations culturelles entre les différents groupes ou « *peuples* ». Or, la seule explication pour rendre compte de cette diversité apparaissait être celle d'une plus ou

<sup>31</sup> Voir aussi Moppert, *op. cit.*, *passim*.

moins grande dépendance des Khas vis-à-vis des Lao. Explication livrée comme à regret tant, comme on l'a vu, que ce soit en termes de capacité de diffusion d'une civilisation dans le passé ou en termes de rayonnement actuel, les Lao, particulièrement ceux d'Attopeu ou de Saravane, étaient regardés comme irrémédiablement décadents. Même si cette décadence avait été précipitée par la colonisation française, on se plaisait à souligner que dans plusieurs domaines, comme l'habitation villageoise ou le tissage, les Khas faisaient montre d'une nette supériorité culturelle<sup>32</sup>.

En dépit de tous leurs biais, ces notations coloniales ont l'intérêt d'avoir saisi – plus clairement qu'au nord du pays, où les vagues migratoires successives depuis la Chine ont compliqué, voire définitivement brouillé, les interactions culturelles – comment au Sud-Laos les ressorts de l'ethnicité sont à rapporter au processus de laocisation. Non pas un processus uniforme qui pourrait être retracé et évalué en degrés, selon qu'il serait plus ou moins achevé ici ou là, mais une dynamique complexe ayant engendré des configurations variées, origine des "groupes ethniques" ultérieurs. Dynamique sans doute faite d'actions coercitives de la part des Lao (particulièrement évidentes dans le cas des Suei) mais aussi de choix et de refus de la part des populations locales. C'est ainsi que les Loven ont adopté l'habitat ou le vêtement lao, parlent lao, mais ne sont pas bouddhistes et ne pratiquent pas les *na* (rizières inondées sur casiers) ; les Oï sont riziculteurs, ont un habitat proche des Lao mais sont peu bouddhisés ; quelques Kaseng et Alak se disent bouddhistes ; les Suei sont comme des Lao, mais ont conservé leur langue, etc. Il est évidemment impossible d'assigner pour chaque cas ce qui a motivé les emprunts ou les rejets, procurant à chaque groupe local un profil culturel en apparence singulier. L'important est de noter qu'aucun village dans la région des Bolovens n'a été complètement assimilé et que tous ont connu les effets du processus de laocisation, ne serait-ce qu'au travers des échanges commerciaux, les Lao ayant conservé la maîtrise des têtes de réseaux de proximité (jouant ensuite un rôle d'intermédiaires auprès de marchands chinois). La plupart des ethnonymes sont d'ailleurs hérités des Lao, même s'ils ne viennent pas de la langue lao, qu'ils aient résisté au temps (Suei, Loven, Lave, Nya Heun, Alak...) ou pas (Sou, Kaseng, Veh, Tieu...).

À l'aune d'une possible coopération économique, les plus laocisés parmi les Khas étaient donc crédités de vertus intellectuelles et morales supérieures aux autres (plus ouverts, plus travailleurs...) ; ils étaient aussi les plus soumis, payant régulièrement les taxes et effectuant ou rachetant les corvées. Mais, d'un autre côté, il était couramment estimé qu'ils avaient perdu l'essentiel de ce qui faisait le génie de leur race, génie que les « *indépendants* », ceux de la rive gauche de la Sékong en particulier, étaient censés incarner au plus haut point. Une traversée de la Chaîne annamitique par le géologue Josué-H. Hoffet en 1930-1931, la première depuis 1900 dans « *l'arrière-pays Moï insoumis de Tourane* », rejoignant du côté laotien la Haute-Sékong, avait confirmé l'idée d'une culture spécifique à cette région, supposée héritière de traditions très anciennes, dont l'une des caractéristiques les plus frappantes, outre la pratique de sacrifices cérémoniels, était la disposition spatiale circulaire commune à la grande majorité des villages<sup>33</sup>. Cette disposition n'était pas absente de la région des Bolovens, et A. Baudenne y insistait déjà en 1913, mais elle y était en désuétude, progressivement remplacée par une disposition des villages en lignes de part et d'autre d'une rue suivant un modèle lao (André Fraisse apporte le témoignage d'une telle mutation

<sup>32</sup> Voir, par exemple, Baudenne, *op. cit.*, note 2, p. 260-261.

<sup>33</sup> J.-H. Hoffet, « Les Moïs de la Chaîne annamitique entre Tourane et Les Boloven », *Terre, air, mer. La géographie*, 1933, vol. LIX, 1, pp. 1-43.

morphologique, liée à une conversion au bouddhisme, qu'il avait observée en 1944 dans un village alak<sup>34</sup>). Si l'on s'efforçait de mettre en évidence tout ce qui pouvait malgré tout distinguer les Khas des Lao, notamment dans l'organisation sociale (les règles du mariage) ou les croyances (rapport à la mort), le sentiment là encore dominant demeurait que l'on était face à des univers en voie de décomposition culturelle avancée. Mais on se contentait de considérations aussi générales que superficielles, portant sur chaque groupe ethnique pris dans sa globalité. Il faudra attendre les années 1950 pour que l'intérêt pour des études de villages particuliers se fasse sentir, puis la fin des années 1960 pour que de véritables études de terrain, avec une finalité scientifique affichée, soient entreprises dans la région des Bolovens.

À ce jour, la seule monographie villageoise, pour le Sud-Laos, reste celle de Barbara Wall sur les Nya Heun, correspondant à un séjour de sept mois qu'elle y fit en 1967. De facture classique (avec des chapitres organisés par rubriques : technologie, économie, organisation sociale, religion, etc.), elle décrit la vie villageoise, à l'époque très perturbée par les conflits, dont elle montre la cohérence sans pour autant souhaiter en dégager un modèle opposable à la culture lao<sup>35</sup>. Elle précise, en revanche, les relations économiques et "diplomatiques" des Nya Heun avec les Lao (et avec les Occidentaux) ainsi qu'avec leurs voisins Loven, Alak et Oi donnant pour cette région la première analyse fiable de rapports interethniques assez anciens étudiés *in situ*. Peu après, se réclamant de la perspective de Fredrik Barth, nouvelle à l'époque, Bernard Hours s'intéressera précisément à l'inter-ethnicité envisagée à partir des Bolovens. Reprenant à nouveaux frais l'idée de l'opposition régionale de deux modèles ou « *types d'organisation ethnique* », lao et « *montagnard* », il en tentera, sans grand résultat, l'analyse dans le contexte de villages déplacés le long de la route de Paksé à Paksong<sup>36</sup>. Conjuguant une approche, assez novatrice, en termes de relations sociales avec une autre fortement emprunte de culturalisme, son étude se heurte à la grande hétérogénéité des regroupements villageois considérés et est desservie par une ethnographie lacunaire. En revanche, bien que mené depuis le Nord-Est du Cambodge, le travail ethnographique de Jacqueline Matras parmi les Brou (ou Brao - Lave au Laos), apparaît, avec le recul, apporter une contribution pertinente pour l'ethnologie du Sud-Laos<sup>37</sup>. Notamment parce qu'elle y propose la première recherche, d'un point de vue fonctionnel et symbolique, sur le système spatial qu'implique la disposition en cercle des villages brou, avec une maison commune au centre. Son analyse permet de nourrir l'idée que ce "modèle" circulaire, dont Hoffet a montré l'extension, s'opposerait d'une certaine façon à la conception de l'espace aussi bien khmère que lao<sup>38</sup>. La régression de ce modèle spatial dans la région des Bolovens a souvent été donnée comme un symptôme patent de la dégénérescence des populations khas sous la pression de la laocisation, tandis qu'*a fortiori* sa survivance et sa généralité dans les villages de la Haute-Sékong ont été présentées comme attestant tout autant la vitalité sociale que le conservatisme culturel des populations restées en marge et non soumises.

<sup>34</sup> Cf. Fraisse, *op. cit.*, p. 64.

<sup>35</sup> Barbara Wall, *Les Nya Hôn. Étude ethnographique d'une population du Plateau des Bolovens (Sud-Laos)*, 1975, Vientiane, Ed. Vithagna.

<sup>36</sup> Bernard Hours, « Un terrain d'étude des rapports inter-ethniques : la route de Paksé à Paksong (Sud-Laos) », *Cahiers Orstom*, série Sciences Humaines, 1973, vol. X, n°1, pp. 31-45.

<sup>37</sup> Jacqueline Matras-Troubetzkoy, *Un village en forêt. L'essartage chez les Brou du Cambodge*, 1983, Paris, Sela ; et « Le cercle du village : orientation et hiérarchisation de l'espace chez les Brou du Cambodge », in J. Matras-Guin et Ch. Taillard (éds.) *Habitations et habitat d'Asie du Sud-Est continentale*, 1992, Paris, L'Harmattan, pp. 61-110.

<sup>38</sup> Voir aussi sur cet aspect la contribution de Ian Baird dans cet ouvrage.



## L'HORIZON DE LA HAUTE-SÉKONG

Ces territoires, qui finiront par figurer une sorte d'angle mort dans le champ de la vision coloniale, d'où à tout moment un danger inaperçu pouvait advenir (et d'où il surgira régulièrement jusque durant les guerres d'Indochine), avaient pourtant été visités de longue date. S'il est impossible d'assurer que les Lao s'y soient jamais aventurés avant l'époque coloniale, les Siamois s'y rendirent et il est certain que, dès avant même le début de la colonisation, le capitaine Malglaive de la Mission Pavie y fit par deux fois une mission, en 1890-1891, et à nouveau, en 1893<sup>39</sup>, puis l'un de ses associés, Prosper Odend'hal, y retourna en quête d'une route qui puisse permettre de joindre directement Hué et Tourane (Danang) à Saravane et à Attopeu<sup>40</sup>. Quête sans lendemain du reste puisque, à quarante ans d'intervalle, établir le tracé d'une voie transversale entre le Centre-Annam et le Sud-Laos, autre que celle empruntant au nord le col d'Aï-Lao (confirmée par J. Harmand dès 1877), sera encore le prétexte officiel de la mission Hoffet à travers la Chaîne annamitique. Entre les deux, on dispose dans les archives de quelques rapports de tournée des « *commissaires* » de Saravane, dont ceux des deux premiers à ce poste entre 1897 et 1900, Humann et Rémy, se rendant chaque année dans des villages de la Haute-Sékong, de la Selanong ou de la Haute-Sépone<sup>41</sup>.

Les uns et les autres ne font cependant que traverser en une dizaine de jours des étendues assez vastes, et doivent généralement séjourner à l'extérieur des villages, beaucoup de villageois ayant fui avant leur arrivée, comme on l'a dit, ou le village ayant été décrété interdit et "fermé" (*diang*, ou *kalam*) en conséquence, ce qui irritera particulièrement les autorités coloniales venues pour les soumettre à leur autorité. Ces dernières, d'ordinaire accompagnées de détachements de quinze à quarante miliciens armés, n'hésiteront d'ailleurs pas à recourir à la force (villages incendiés, colonnes formées pour retrouver les villageois fuyards, etc.) à chaque occasion qui leur semblera l'exiger. Après 1901, début de l'"insurrection kha" dans le sud du pays dont on soupçonne les meneurs d'avoir cherché refuge sur la rive gauche de la Haute-Sékong, ces tournées seront interrompues ou semblent être devenues très irrégulières. En dehors de notes, la plupart peu développées, sur des opérations ponctuelles de maintien de l'ordre par les administrateurs successifs de Saravane, il faut attendre la fin des années 1930 pour avoir de nouveaux témoignages. D'abord avec l'article de Hoffet, puis avec un ensemble de rapports faisant suite à deux campagnes répressives de grande ampleur – l'une en 1936, conséquence de la traque de Kommadam, dernier leader de la rébellion des Bolovens<sup>42</sup>, l'autre en 1939, soutenue par l'aviation, qui marquera l'intervention finale, et vaine, des forces coloniales dans la Haute-Sékong<sup>43</sup>. Dès 1940, la région est considérée sous influence du Viet Minh<sup>44</sup>, dont elle constituera bientôt l'une des premières bases au Centre-Vietnam et Sud-Laos, avant de devenir l'un des nœuds des pistes Hô Chi Minh (et l'une des zones les plus bombardées) durant la guerre américaine<sup>45</sup>.

<sup>39</sup> Malglaive, *op. cit. passim*.

<sup>40</sup> Prosper Odend'hal, « Les routes de l'Annam au Mé-kong (de Hué à Saravane et à Attopeu) », *Revue Indo-Chinoise illustrée*, vol. IV, juillet 1894, pp. 131-161 ; août 1894, pp. 1-50.

<sup>41</sup> Bas-Laos, Commissariat du Gouvernement de Saravane, Rapports de tournée, AOM, Rés. Sup. Laos, E7.

<sup>42</sup> Rapports du chef de bataillon Nyo sur l'organisation de la zone nouvellement soumise entre Sékong et la frontière d'Annam, janvier-mars 1936 (documentation privée).

<sup>43</sup> Inspection des Colonies. Rapport suite aux événements de la Haute-Sékong. Politique de contact dans la province de Saravane : rébellion de groupements khas dans la délégation de la Haute-Sékong, mars 1939, AOM, Indochine N.F., c. 20.

<sup>44</sup> Voir Oscar Salemink, *The Ethnography of Vietnam's Central Highlanders. A historical contextualisation, 1850-1990*, 2003, London, Routledge-Curzon, p. 111.

<sup>45</sup> Voir Gerald C. Hickey, *Window on a War. An anthropologist in the Vietnam conflict*, 2002, Lubbock, Texas Tech University Press, pp. 73-74 ; et la contribution de Vatthana Pholsena dans cet ouvrage.



Ce qui ressort des relations anciennes, s'étalant sur un peu plus d'un demi-siècle, avant que la région ne soit prise durant plus de vingt ans dans la guerre internationale, est étonnamment cohérent et recoupe les témoignages que j'ai pu recueillir dans les années 1990 à Kaleum, district de la province de Sékong, auprès des plus âgés des villageois parmi lesquels je résidais, notamment à vel Kandon et vel A-Rô. Ce qui frappa d'emblée déjà Odend'hal, et que confirmeront ensuite les administrateurs ou militaires traversant la région jusqu'avant la Seconde Guerre mondiale, est à la fois la densité inattendue de peuplement et la présence d'importants villages, pouvant comprendre plusieurs centaines d'habitants et affichant une prospérité souvent bien supérieure à celle des villages de plaine, prospérité fondée sur des cultures de *hai* (champs sur brûlis) variées, sur la possession de très nombreux buffles et sur certaines industries locales, comme le travail du fer et le tissage. Ils notent le fait que beaucoup de villages sont fortifiés et, postulant le caractère foncièrement belliqueux des différents groupes insoumis, concluent volontiers à des guerres incessantes entre villages.

Or, c'est aussi l'évocation de récoltes toujours suffisantes, et la présence d'importants cheptels d'animaux domestiques, buffles, bœufs ou porcs, permettant l'organisation chaque année de sacrifices collectifs, qui reviendra d'abord dans le souvenir de mes interlocuteurs, souvenir exacerbé par la comparaison avec la situation contemporaine. Leur description des plus importants villages de la région (A-Roc, Kandon, A-Ling, A-Vac, A-Rô, etc.) permet de concevoir l'existence, encore dans les années 1930, de sortes de petites cités, souvent issues de regroupements et constituées en liaison avec des villages satellites, qui abritaient plusieurs dizaines de longues maisons, donc avaient pu atteindre, selon les années, plusieurs centaines d'habitants, voire jusqu'à près d'un demi-millier pour certaines. Mais, à les entendre, le caractère défensif de ces agglomérations était à l'époque plutôt induit par les incessantes menaces que faisait peser la présence coloniale alentour que par les éventuelles rivalités entre villages. Au contraire, des sortes de coordinations existaient entre ceux-ci, d'une part pour recevoir à tour de rôle les responsables de la rébellion des Bolovens, Kommdam en tête, qui effectuaient des visites régulières dans ces villages, d'autre part pour mieux organiser leur implication dans le mouvement d'insoumission.

Ainsi, vu de la Haute-Sékong, l'isolement de la région – bien qu'elle soit protégée par un relief très tourmenté de petites vallées profondément encaissées, aux orientations variées, décrit à l'envi par tous les observateurs se plaignant de l'extrême difficulté pour y progresser – semblait relatif et l'effort de pénétration colonial, même s'il était irrégulier, représentait un danger latent constant. Par ailleurs, l'idée transmise par les administrateurs coloniaux d'une marginalité farouche des populations doit être aussi révisée tant il apparaît que celles-ci étaient de longue date parties prenantes de circuits d'échanges à caractère régional. Sans revenir sur le fait, indiqué plus haut, que certains villages auraient officié jadis comme plaques tournantes dans le trafic d'esclaves entre l'Annam et le Laos, les témoignages recueillis confirment la fréquentation ancienne par les villageois de marchés sur le versant vietnamien<sup>46</sup>, hier comme aujourd'hui plus proches – de plusieurs jours de marche – que les marchés laotiens (il fallait en 1998 de vel A-Rô, où je résidais, deux jours de marche pour se rendre à A-Luoi, côté vietnamien, et cinq jours pour rejoindre, côté laotien, Sékong ou Saravane). Surtout, à travers toute cette partie de la cordillère annamitique, des relations de troc traditionnelles reliaient la plupart des villages entre eux, directement ou indirectement, relations qui débouchaient aussi – après un certain nombre de relais – sur des rapports commerciaux avec les Lao et avec les Vietnamiens.

<sup>46</sup> Voir aussi J. Le Pichon, « Les Chasseurs de sang », *BAVH*, 1938, 4, p. 364.

## L'ÉMERGENCE DES KANTOU

Ici aussi, comme pour les Bolovens, la dynamique de l'ethnicité – au cœur même du massif – semble pouvoir être analysée comme indissociablement liée aux diverses positions occupées par les différents villages au sein de ces réseaux de relations. Mais, tandis qu'autour des Bolovens, le processus de laocisation apparaît avoir été déterminant dans la constitution différentielle des divers “groupes ethniques”, dans le cas de la vallée de la Haute-Sékong l'ouverture sur le versant oriental, et l'exposition, fût-ce au travers d'une série de médiations, à la culture vietnamienne, complique les conditions objectives de cette dynamique. Sans entrer ici dans l'analyse détaillée des relations progressivement instaurées entre villages, telles que l'on peut les reconstituer par sous-régions au sein de l'ensemble – et sachant que cet ensemble demeure assez remarquablement homogène, par la proximité des langues (presque toutes appartenant à la sous-branche katouïque de la famille austroasiatique<sup>47</sup>) comme par celle des pratiques culturelles, on peut noter comment certaines “positions” spécifiques, sociales et économiques autant que géographiques, ont dû entrer dans la constitution progressive de groupes différenciés et d'ethnonymes censés les identifier.

Ainsi, on a vu que depuis le Laos, ceux que l'on désignait comme Alak habitaient des villages situés sur les contreforts orientaux des Bolovens et dans les bas-fonds formés par la Sékong qui précédaient immédiatement les premiers escarpements véritables. Commerçant directement avec les Lao, et avec les populations de la région des Bolovens, ils représentaient la pointe avancée des villages de la cordillère annamitique, seuls à être directement atteints, même marginalement par la laocisation, en particulier par le bouddhisme, qui jamais ne pénétrera plus haut dans la vallée de la Haute-Sékong. Derniers positionnés dans une sorte de chaîne acheminant depuis l'amont les produits de la forêt mais aussi des tissages et des objets forgés, ils étaient en rapport immédiat avec les villages tenant toute la partie supérieure encore navigable de la rivière, habités par ceux désignés comme Ngè, villageois prospères car piroguiers-intermédiaires en même temps qu'essarteurs. Ceux qui occupaient les territoires reculés au Nord-Est, responsables des plus gros villages, étaient désignés comme Kantou (et Talieng plus à l'est et plus à l'écart de la rivière).

De même, depuis le Vietnam, certaines positions semblent s'être affirmées assez anciennement au sein du système des relations locales. Assez sommairement, disons que tandis que les Brou (nommés aujourd'hui Makong au Laos) représentaient les plus vietnamisées des populations relevant de cet ensemble, l'on a appelé Ta Oï tous ceux qui, assez mobiles et habitant des petits villages, assuraient une large circulation de produits entre le Vietnam et la vallée de la Sékong, voire au-delà. Ces produits parmi lesquels les jarres, gongs, marmites et bijoux étaient valorisés comme biens symboliques essentiels pour les prestations villageoises, lors des mariages notamment. Il semble aussi que l'on ait distingué comme Pacoh (Pako) ceux qui, proches des Ta Oï, mais localisés sur la Haute-Sépone, étaient organisés en lignages plus structurés (très longues maisons) et dont la prospérité était liée à l'élevage et à la vente de buffles (animaux requis pour les grands sacrifices et au cœur de toutes les prestations importantes). Ta Oï comme Pacoh entretenaient des rapports de troc traditionnels, de part et d'autre de la Sékong, avec les Ngè et les Kantou.

<sup>47</sup> Voir Paul Sidwell, *The Katuic Languages. Classification, Reconstruction and Comparative lexicon*, 2005, Muenchen, Lincom.

Le massif au centre de ce dispositif sera désigné, par les administrateurs et cartographes coloniaux, comme étant celui de l'Ataouat (avant qu'il ne disparaisse des cartes vietnamiennes et lao après 1975, sur lesquelles d'ailleurs aucun sommet n'atteint plus les 2500 mètres dont l'Ataouat était crédité par toutes les cartes françaises qui en faisaient le point culminant de cette partie d'Indochine). Mais, contrairement aux Bolovens, il s'agit d'une véritable barrière naturelle, expliquant qu'en dépit de l'existence de quelques passes identifiées mais difficilement praticables, aucun tracé de route ne pourra être établi pour le traverser. Les échanges s'organisent en contournant ce massif plutôt qu'à travers lui, selon une sorte de mouvement allant du nord-est, depuis le plateau ta oï qui ouvre sur le Vietnam, vers le sud-ouest où il rejoint la vallée de la Sékong et le Laos, laissant, plein est, les hauteurs de l'Ataouat. Si les divers groupes ethniques mentionnés plus haut sont ceux qui occupent des positions assignées dans ce mouvement d'échanges, les populations qui demeurent au cœur de l'Ataouat sont les moins connues et les plus difficilement situables dans le système de relations. On croit volontiers qu'elles "verrouillent" ce système, car leurs villages sont réputés parmi les plus puissants du massif, et semblent en assurer la défense<sup>48</sup>. En même temps, leur identité réelle reste d'une certaine façon floue, on ne sait notamment pas préciser les contours du "pays kantou". L'identité kantou qui émerge est donc surtout faite d'inconnues, et laisse la place à tous les fantasmes. En fait, la région à laquelle on associera l'ethnonyme Kantou (ou Katu) sera longtemps définie comme en creux par rapport à toutes les autres mieux identifiées, et l'appellation connaîtra durant plusieurs décennies une vie complètement indépendante de ceux à laquelle on entendait l'attribuer.

Même si certaines origines peuvent être reconstituées, l'histoire des ethnonymes est le plus souvent conjecturale et sujette à caution<sup>49</sup>. Pourtant, il semble bien que c'est l'article de Jean Le Pichon, garde principal de la Garde indigène posté à Bèn-Hiên en Annam, sur « *Les Chasseurs de sang* » qui finira par populariser l'appellation Katu. Il en attribuait la paternité à l'un de ses prédécesseurs, Sogny, qui aurait le premier, en 1913, pu « affirmer que ces Moï formaient une race originale ayant un dialecte commun »<sup>50</sup>. Bien avant, cependant, du côté laotien, depuis la Mission Pavie et les rapports de Malglaive et d'Odend'hal, il est déjà régulièrement question pour désigner les villages les plus éloignés dans la cordillère de Kontu, Kon-Tou, Kantu, Kan-Tou, Khas Tous, Tou... avec il est vrai une totale imprécision (ainsi A-Roc devient un "chef-lieu" *kontou* ou *talieng* selon qu'on lit Malglaive ou Odend'hal). Or, le terme *tuu* dans plusieurs langues katuïques de cette région désigne le « haut » – haut d'un arbre ou amont d'une rivière – *kh* pouvant, d'autre part, avoir valeur de directionnel<sup>51</sup>. Sans que l'on puisse formellement vérifier cette hypothèse plus d'un siècle après, il n'est pas invraisemblable que tous les premiers observateurs occidentaux, accompagnés de guides vietnamiens ou lao, qui ne parlaient pas ces langues ou à peine, aient pris ou voulu prendre pour nom de groupe ce qui ne leur était donné que comme désignation assez vague « ceux qui sont plus haut » ou « vers là-haut »<sup>52</sup>.

<sup>48</sup> Nyo : « Les Kantous : complètement impénétrés et inconnus, habitant de nombreux et gros villages, sont les plus indépendants, les plus farouches et les plus hostiles », rapport 16 mars 1936, 2.

<sup>49</sup> Voir par exemple Franck Proschan "We are all Kmhmu, Just the Same: Ethnonyms, Ethnic identities and Ethnic Groups", *American Ethnologist*, 1997, 34 (1), pp. 91-113 ; ou Dang Nghiêm Van, *Ethnological and Religious Problems in Vietnam*, 1998, Hanoi, Social Sciences Publishing House.

<sup>50</sup> Cf. Le Pichon, *op. cit.*, p. 360.

<sup>51</sup> Communication personnelle de Michel Ferlus.

<sup>52</sup> Le Pichon d'ailleurs note le fait, mais n'en tire pas de conclusion, voulant croire en la valeur de l'ethnonyme : « *Ka-tu* veut dire sauvage. Au cours de mes tournées, je demandais aux Moï que je rencontrais : "D'où êtes-vous ? – Nous sommes des hommes (mo'nui) de tel village. – Connaissez-vous les Ka-Tu ? Oui, ce sont les hommes qui habitent là-haut dans la montagne". Et là-haut dans la montagne, on m'indiquait les autres montagnes du versant laotien. Je n'en ai cependant pas conclu que les sauvages n'existaient pas dans la région ! », *op.cit.*, p. 363.

L'incertitude vis-à-vis de cet ethnonyme aura une longévité remarquable<sup>53</sup>. Alors qu'il est difficile, en dépit de diverses versions existantes, de savoir d'où viennent les noms Alak, Ngè, Ta Oï, etc., ils tendent aujourd'hui, après au moins un siècle d'existence comme exonymes, à être adoptés comme autonymes par les villageois concernés. La situation reste différente pour les Kantou. Il y a encore peu, les habitants de la Haute-Sékong se désignaient exclusivement d'après le nom de leur village, plusieurs d'entre eux ayant été avant les guerres, comme on l'a indiqué, des sortes de petites cités connues régionalement. « *Il paraît que maintenant nous sommes des Katu* » me disait dubitatif un vieux à A-Rô (Kaleum) ajoutant que c'était là une invention des Américains reprise par les Vietnamiens, puis à leur tour par les Lao. Pour lui, faisant écho soixante ans plus tard à l'interlocuteur de Le Pichon, les « *Katu* » étaient au Vietnam ; au Laos, il y avait certes des « *Kantou* », mais ils étaient loin vers la frontière.

Il est tentant – sans qu'il soit évidemment question de postuler un pur déterminisme géographique, que l'on sait impropre à expliquer des variations dans la longue durée – de reprendre la comparaison entre les Bolovens et l'Ataouat, comme les deux lieux emblématiques du Sud-Laos où s'opèrent les différenciations sociales qui auront fait le plus l'objet de traductions en termes d'ethnicité. On s'aperçoit que, à la période coloniale, et il en demeure sans doute quelque chose aujourd'hui dans certaines représentations lao des « *Lao theung* », les Loven et les Kantou sont pensés dans une sorte d'opposition symétrique. Les Loven, facilement accessibles car au centre du plateau, reliés à une multitude de circuits commerciaux, sont les plus « *évolués* », mais ils sont en même temps jugés très déculturés, dégénérés et partant peu dignes d'intérêt. Les Kantou, à l'opposé, peu connus, mal identifiés, indépendants, résidant au cœur de l'Ataouat dans les zones les plus difficiles d'accès, figurent une sorte de pureté raciale, les gardiens d'un modèle culturel ancien, non encore touché. D'Odend'hal en 1893 à Nyo en 1936, venu pour réduire leurs derniers bastions, on vante la richesse de leurs villages et l'authenticité de leurs coutumes, attribuées à leur capacité à résister aux « contacts »<sup>54</sup>, tout en blâmant leur conservatisme intellectuel et économique qui les rend dangereux et inaptes à tout projet de développement. Un prestige supplémentaire leur sera ultérieurement apporté avec l'article de Le Pichon faisant d'eux les derniers chasseurs de tête d'Indochine (« *plus intelligents, mais hélas ! beaucoup plus sanguinaires* »). Il serait aisé d'analyser cette relation Loven/Kantou selon une grille d'inversions hiérarchiques en fonction du niveau où l'on se place et des valeurs mises en avant, évolution ou intégrité culturelle. À beaucoup d'égards, toute l'anthropologie spontanée du Sud-Laos, avec les représentations qu'elle génère, restera prise dans cette tension.

## EPILOGUE : LA MÉMOIRE DU CERCLE

J'ai rapporté ailleurs les circonstances qui faisaient que l'ethnologue venant enquêter dans des villages du district de Kaleum (Sékong) dans les années 1990 pouvait facilement, s'il n'y prenait garde, être victime de ce que Lévi-Strauss a appelé « *l'illusion archaïque* »<sup>55</sup>. Malgré des décennies de guerre, de bombardements quotidiens, d'épandage de défoliants, de destruction au napalm de toute structure

<sup>53</sup> On doit rappeler aussi que jusqu'à très récemment les linguistes n'avaient toujours pas défini avec précision l'aire d'extension, entre le Vietnam et le Laos, du *katu* et du *kantou*, ni leurs variantes dialectales.

<sup>54</sup> Odend'hal : « *les plus riches tribus sont celles qui, protégées par la hauteur de leurs montagnes, n'ont jamais été visitées par l'étranger* », *op. cit.*, p. 148.

<sup>55</sup> Yves Goudineau, « Des survivants aux survivances : quelle ethnographie en zone démilitarisée ? (Laos – Pistes Hô Chi Minh) » in *Anthropologues en dangers* (préface de Marc Augé), Paris, J.M. Place, 1997, pp. 51-63.

habitée dans la région par l'aviation américaine, des villages d'allure traditionnelle, en cercle avec maison commune au centre, correspondant aux descriptions anciennes, étaient installés sur les rives de la Sékong et d'autres, plus loin encore, également circulaires, pouvaient par leur importance et la qualité de construction des longues maisons évoquer les cités défensives du passé. Par ailleurs, alors que l'on aurait pu croire que la guerre avait, particulièrement en cette région, tout effacé, on retrouvait les toponymes anciens et les mêmes ethnonyms que jadis, généralement assumés. De même, les relations inter-ethniques correspondaient *grosso modo* à l'analyse qui en a été donnée plus haut, certains échanges traditionnels ayant repris de part et d'autre de la Sékong. Tout cela était d'autant plus frappant, que dans le district de Ta Oï de la province de Saravane, sur la rive droite de la Sékong, où j'avais d'abord enquêté, les villages avaient connu des transformations profondes, très vite repérables, et semblaient étroitement contrôlés par les autorités de district.

Pourtant à Kaleum aussi tout avait changé dans l'intervalle, durant la guerre et après elle. Les combats avaient favorisé des relations inter-ethniques nouvelles, la région ayant été en quelque sorte "ouverte", et même éventrée, par la guerre. Et l'après-guerre avait vu partout des villages d'un nouveau type se constituer, autour de rizières développées sur des bas-fonds, selon un modèle soit lao soit vietnamien. Les villageois de la région s'étant massivement engagés auprès de l'Armée populaire vietnamienne et du Pathet Lao, il avait été attendu d'eux qu'ils participent ensuite aux projets de développement initiés par le gouvernement. Mais, suite au départ des conseillers vietnamiens du Laos, et profitant en quelque sorte de la création de la province de Sékong en 1984 comme "province lao theung", ils étaient repartis sur leurs anciens territoires et avaient reconstitué les "cercles" villageois traditionnels (*vel* qui désigne le village en katu signifie aussi le cercle dans plusieurs langues austroasiatiques).

Quel sens donner à ce retour non seulement sur les terres des ancêtres, mais retour aussi au modèle ancien ? Il ne s'agit pas d'analyser ici les réponses, économiques ou politiques, qui m'ont souvent été données par les villageois, mais de replacer cette question dans la perspective développée plus haut relative à l'anthropologie du Sud-Laos. Les villages reconstruits l'ont été en effet selon un plan remarquablement régulier ; bien supérieur à celui assez confus des villages anciens, me précisait-on. En outre, la reprise de grands rituels sacrificiels collectifs dans l'enceinte du cercle, que j'ai pu observer dans plusieurs villages entre 1995 et 1999, souvent liés à l'achèvement de la maison commune centrale, venait explicitement ajouter une dimension cosmologique aux caractéristiques fonctionnelles propres à la morphologie circulaire de l'habitat<sup>56</sup>. En dépit d'une interruption de trente ans, la mémoire du cercle avait été gardée par les ancêtres, m'était-il dit, sous la conduite desquels ils avaient pu être reconstitués ensuite.

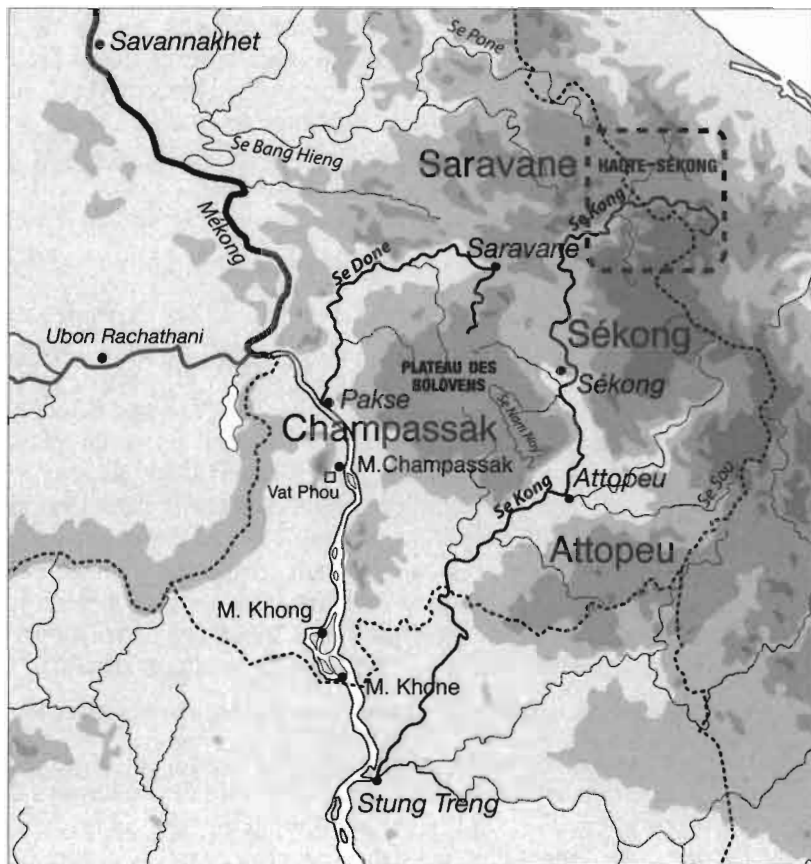
La question est moins celle de la transmission d'un modèle (sans doute ancien dans la région selon certains archéologues) que celle des conditions de son actualisation et de ses effets attendus<sup>57</sup>. Il n'est pas indifférent que les villageois de la Haute-Sékong aient été particulièrement engagés dans la guerre, et soient encore très représentés dans

---

<sup>56</sup> Yves Goudineau, « Tambours de bronze et circumambulations cérémonielles. Notes à partir d'un rituel kantou (Chaîne annamitique) », *BEFEO*, vol. 87 n° 2, 2000, pp. 543-567.

<sup>57</sup> Voir aussi Maurice Bloch, « From cognition to ideology » in *Ritual, History, Power. Selected Papers in Anthropology*, 1989, London, Athlone Press, pp. 106-136.

l'armée. C'est avec une sorte de conscience historique, et dans le cadre national, qu'ils viennent cette fois affirmer leur identité à travers une actualisation quasi parfaite (et de nature à combler tout ethnologue structuraliste) du "modèle" que nous avons vu à l'œuvre dans tout le Sud-Laos. Ce modèle, porté par des sociétés austroasiatiques, apparaît comme l'expression la plus visible d'une idéologie concurrente à la laocisation, et progressivement laminée par celle-ci. À Kaleum, il est considéré que cette question est particulièrement posée par les villages kantou, qui, retrouvant une dynamique ancienne, ont voulu se mettre hors de portée de l'Etat et de ses projets de développement. La réponse de ce dernier s'est traduite depuis la fin des années 1990 par des délocalisations massives de villages en plaine, où ils sont réorganisés autoritairement selon une structure conforme à la culture nationale, c'est-à-dire une structure non-circulaire, comme s'il s'agissait de couper définitivement la dernière ligne de fuite idéologique du Sud-Laos et d'apaiser, comme l'eût dit Archaimbault, l'imaginaire lao<sup>58</sup>.



Le Sud-Laos : de Champassak à la Haute-Sékong.

<sup>58</sup> Yves Goudineau, « Ethnicité et déterritorialisation dans la péninsule Indochinoise : considérations à partir du Laos », *Autrepart*, 14, 2000, pp. 17-31.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AYMONIER, ÉTIENNE

2003 – *La société du Laos siamois au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, [rééd. de «Notes sur le Laos», Saigon, 1885], L'Harmattan.

ARCHAIMBAULT, CHARLES

1961 – « L'histoire de Campasak », *Journal Asiatique*, fasc.4.

1971 – *The New year Ceremony at Basac. (South Laos)*. Ithaca: Southeast Asia Program, Cornell University (abridged translation by Simone B. Boas).

BAUDENNE, A.

1913 – «Les Khas de la région d'Attopeu », *Revue indochinoise* T. 1, pp. 261-274.

BLOCH, MAURICE

1989 – « From cognition to ideology » in *Ritual, History, Power. Selected Papers in Anthropology*. London, Athlone Press, pp. 106-136.

COLONNA, M.

1938 – « Monographie de la Province de Saravane », *Bulletin des Amis du Laos* n°2, pp. 81-121 .

DANG NGHIÊM VAN,

1998 – *Ethnological and Religious Problems in Vietnam*. Hanoi, Social Sciences Publishing House.

DAUPLAY, JEAN-JACQUES

1914 – « les Kha Tahoi », *L'Ethnographie*, n.s. n°3 pp. 43-51.

1929 – *Les Terres rouges du Plateau des Bolovens*. Saigon.

FRAISSE, ANDRÉ

1951 – « Les villages du Plateau des Boloven », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, n.s., T. XXVI, 1, pp. 53-72.

GARNIER, FRANCIS

1873 – *Voyages d'exploration en Indochine*. Paris, Hachette, vol. 2.

GOUDINEAU, YVES

1997 – « Des survivants aux survivances: quelle ethnographie en zone démilitarisée? (Laos- Pistes Hô Chi Minh)» in *Anthropologues en dangers* (préf. Marc Augé). Paris, J.-M. Place, pp. 51-63.

2000 – « Tambours de bronze et circumambulations cérémonielles. Notes à partir d'un rituel kantou (Chaîne annamitique) », *BEFEO*, vol. 87 n° 2, pp. 543-567.

2000 a – « Ethnicité et déterritorialisation dans la péninsule indochinoise : considérations à partir du Laos », *Autrepart* 14, pp. 17-31.

GUNN, G.

1990 – *Rebellion in Laos. Peasant and Politics in a Colonial Backwater*. Oxford, Westview.

HARMAND, JULES

1994 – *L'Homme du Mékong*. [rééd. de « Le Laos et les populations sauvages de l'Indochine – 1879-1880 », *Le Tour du Monde*, 1887]. Paris, Phébus.

HICKEY, GERALD C.

2002 – *Window on a War. An anthropologist in the Vietnam conflict*. Lubbock, Texas Tech University Press.

HOFFET, JOSUÉ -H.

1933 – « Les Moïs de la Chaîne annamitique entre Tourane et Les Boloven », *Terre, air, mer. La géographie*, vol. LIX, 1, pp. 1- 43.

HOURS, BERNARD

1973 – « Un terrain d'étude des rapports inter-ethniques : la route de Paksé à Paksong (Sud-Laos) », *Cahiers Orstom, série Sciences Humaines*, vol. X, n°1, pp. 31-45.

LAVALLÉE, A.

1901 – « Notes ethnographiques sur diverses tribus du Sud-Est de l'Indochine (Boloven, Naheun, Alak, Lave, Kaseng, Halang) », *BEFEO*, vol.1, pp. 291-311.

LE PICHON, JEAN

1938 – « Les Chasseurs de sang », *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, oct.-nov., XXV<sup>e</sup> année, n° 4, pp. 353-409.

MALGLAIVE, CAPITAINE DE

1902 – *Mission Pavie, tome IV, Voyages au centre de l'Annam et du Laos et dans les régions sauvages de l'Est de l'Indochine par le capitaine de Malglaive et le capitaine Rivière*. Paris, Leroux.

MATRAS-TROUBETZKOY, JACQUELINE

1983 – *Un village en forêt. L'essartage chez les Brou du Cambodge*. Paris, Selaf.

1992 – « Le cercle du village : orientation et hiérarchisation de l'espace chez les Brou du Cambodge », in J. Matras-Guin et Ch. Taillard (éds.) *Habitations et habitat d'Asie du Sud-est continentale*. Paris, L'Harmattan, pp. 61-110.

MOPPERT, F.

1981 – « La révolte des Bolovens (1901-1936) », in P. Brocheux (éd.) *Histoire de l'Asie du Sud-Est. Révoltes, réformes, révolutions*. Presses universitaires de Lille, pp. 47-62.

NGUYÊN THÊ ANH

1997 – « Les conflits frontaliers entre le Vietnam et le Siam à propos du Laos au XIX<sup>e</sup> siècle », *The Vietnam Review* 2, pp. 154-172.

ODEND'HAL, PROSPER

1894 – « Les routes de l'Annam au Mé-kong (de Hué à Sarravane et à Attopeu) », *Revue Indo-Chinoise illustrée*, vol. IV, juillet, pp. 131-161 ; août, pp. 1-50.

PROSCHAN, FRANCK

1997 – « We are all Kmhmu, Just the Same: Ethnonyms, Ethnic identities and Ethnic Groups », *American Ethnologist* 34 (1), pp. 91-113.



SALEMINK, OSCAR

2003 – *The Ethnography of Vietnam's Central Highlanders. A historical contextualisation, 1850-1990*. London, Routledge-Curzon.

SIDWELL, PAUL

2005 – *The Katuic Languages. Classification, Reconstruction and Comparative lexicon*. Muenchen, Lincom.

TURTON, ANDREW

2000 – *Civility and Savagery. Social Identity in Tai States*, Curzon Press.

WALL, BARBARA

1975 – *Les Nya Hön. Étude ethnographique d'une population du Plateau des Bolovens (Sud-Laos)*. Vientiane, Ed. Vithagna.

WINICHAKUL, THONGCHAI

1994 – *Siam mapped : A history of the geo-body of a nation*. Chiang Mai, Silkworm Books.

Goudineau Yves (2008)

L'anthropologie du Sud-Laos et l'origine de la question  
Kantou

In : Goudineau Yves (ed.), Lorillard M. (ed.). *Recherches  
nouvelles sur le Laos*

Vientiane (LAO) ; Paris : EFEO ; EFEO, p. 639-663  
(Etudes Thématiques ; 18)

ISBN 978-2-85539-654-6

ISSN 0336-1519